

res saignent en dedans, et dont seul au monde Dieu connaît les longues victoires. Le désert se peuple, la solitude fourmille, et les sables éternellement infertiles germent l'héroïsme ! Paul de Thèbes, Antoine, Hilarion, Paul le Simple, Ammon, Pacôme, Théodore, Sérapion le Sindonite, Arsène, Moïse, émergeaient l'univers par leur vie surhumaine. Magnifique éclosion de vertus inconnues jusque là, et fleurissant à l'impérissable gloire de l'Homme-Dieu !

Mais il est écrit que la vie de l'Eglise, comme la vie de l'homme, ne sera qu'un long combat. Elle avait eu à combattre les ennemis du dehors ; des ennemis allaient surgir dans son propre sein ; une lutte terrible allait s'engager entre elle et cet esprit d'erreur qui se réveille souvent aux heures de calme, et qui pose sur son front la couronne d'épines dès qu'elle porte la couronne d'or. Une hérésie formidable éclata, au milieu du magnifique triomphe de l'Eglise, si formidable qu'elle eût pulvérisé l'Eglise, si elle n'était indestructible.

Ce fut l'arianisme.

Nous devons le faire connaître ici. Son exposition et sa refutation, que nous emprunterons à Athanase lui-même, embarrasseraient la marche des faits par de délicates, difficiles et quelquefois ennuyeuses discussions de doctrine. L'esprit moderne, du reste, déshabitué des spéculations métaphysiques, se sentirait étranger dans ces controverses, qui paraissent arides même à beaucoup d'esprits d'aujourd'hui.

Une erreur ne surgit pas tout d'un coup dans le monde, comme ces plantes vénéneuses que l'aube surprise voit au pied des grands arbres après une nuit pluvieuse. Elle a sa généalogie et, comme toute chose, plonge ses racines dans le passé. A qui y regarderait d'assez près, il semblerait même qu'elle suive un développement conforme et parallèle à celui de la vérité. Quoi qu'il en soit, Arius a donné son nom à l'arianisme ; il n'est pas le père de cette erreur fameuse. Son premier ancêtre, c'est le raisonnement à courte vue, entêté et indocile, le rationalisme éternel ! Directement elle se rattache aux nombreuses erreurs antitrinitaires et christologiques des trois premiers siècles chrétiens.

L'humanité, avant Jésus-Christ, avait pressenti la Trinité divine sans la connaître. L'Ancien Testament semble ouvrir parfois les portes d'azur du ciel et montrer, dans son grand Dieu si jaloux de son unité, une pluralité de personnes, Jupiter, Neptune et Pluton forment une trinité sur les hauteurs de l'antique Olympe, et la Trimourti indienne est une image à peine voilée du grand dogme chrétien. L'Égypte primitive adorait un Dieu en trois dieux, et sa théologie, sauf les noms, se rapprochait étrangement de la nôtre. La philosophie enfin en a eu aussi un pressentiment confus. Platon, d'après plusieurs, eut cette intuition surprenante, et Philon d'Alexandrie a admis évidemment l'existence d'une seconde et d'une troisième personne au sein de l'Unité éternelle. Mais là, comme ailleurs, ce ne sont que des éclairs, leurs si rapides et si pâles, qu'elles laissent les yeux incertains de la lumière.

C'est Jésus-Christ qui, le premier, a révélé au monde ce capital mystère d'un Dieu unique en trois personnes égales, dont l'une a revêtu l'humanité. Le mot *Trinité* n'est pas dans l'Évangile, mais l'idée y est partout si clairement exprimée, qu'elle saute aux yeux. Le Maître en fait la base de l'enseignement qu'il vient imposer aux peuples.

Cette doctrine est celle de ses apôtres ; c'est la doctrine de l'Eglise au berceau, car, il faut le dire bien haut, dès le commencement l'Eglise fut sûre de sa foi. Avant que les conciles aient donné à ses dogmes leur précision suprême, elle connaît le Dieu qu'elle adore. Si depuis tout a trouvé une formule scientifique, rien n'a changé ; le fonds divin reste le même. Hermas, saint Ignace, saint Irénée, saint Justin, Tatiens, Tertullien, se font pendant trois siècles les échos retentissants et fidèles de la doctrine primitive. Le Didascalée d'Alexandrie, cette *Alma parens* de la théologie, se fonde alors et fleurit. Clément, Origène, Denys, promènent tour à tour leur clair flambeau sur le dogme trinitaire et continuent, avec un enthousiasme que la contradic-

tion enflamme encore, l'œuvre de leurs illustres devanciers.

Il faut l'avouer toutefois, quoique jusque-là la croyance ait toujours été certaine, les explications des Pères sont loin de l'être. Il fallait les attaques des hérétiques pour rendre la connaissance aussi ferme et aussi claire que la croyance l'avait toujours été.

Les attaques ne manquèrent pas. En même temps, en effet, que le dogme, à la lumière de hautes intelligences surnaturellement aidées de Dieu, se précisait et s'approfondissait, l'erreur suivait une ligne parallèle et faisait, elle aussi, son chemin. En face de nos glorieux ancêtres, des hommes s'élevaient qui, soit par orgueil, soit par infirmité d'esprit, mêlaient mille mensonges, à la vérité et contredisaient la doctrine traditionnelle. Victimes ou suppôts de Satan, ils essayaient d'entraîner l'humanité dans la voie des ténèbres. Ce que l'Eglise vit naître d'hérésiarques et d'hérésies au cours des trois premiers siècles est à peine imaginable. Comme en ces pays de l'Extrême-Orient où l'ardeur du soleil et la fécondité du sol font pulluler les monstres, elle en voyait surgir chaque jour. C'était le résultat naturel de l'humaine corruption et de la fermentation puissante de la pensée à l'apparition de l'Évangile. Plus redoutables que ceux du dehors, tout armés qu'ils étaient de lois et de glaives, ces ennemis du dedans essayèrent de mêler au pur christianisme des éléments étrangers de judaïsme, de paganisme ou de philosophie. Et tel fut le trouble qu'à certaines heures ils apportèrent dans la société chrétienne, qu'on se demande comment elle n'a pas péri. A notre sens, le plus beau des miracles, et le plus probant en faveur de la divinité de l'Eglise, est qu'elle ne soit pas perdue elle-même dans cette confusion inouïe depuis Babel.

Aux esprits qui voulaient raisonner sur la Trinité, deux écueils se présentaient : effacer la distinction des personnes au profit de l'unité divine, détruire l'unité divine au profit de la diversité des personnes.

Sabellius, prêtre de Ptolémaïs, se heurta contre le premier écueil. Dieu, suivant lui, était une *Monade*. Ses trois noms indiquaient trois modalités d'un même être unipersonnel, et correspondaient, non à une triple personne, mais à trois manières différentes d'envisager une personnalité unique. La *Monade* créant le monde s'appelait le Père ; rachetant le monde, le Fils ; éclairant et vivifiant l'Eglise, le Saint-Esprit.

Paul de Samosate, en voulant réparer l'erreur peut-être, l'exagéra encore. D'après lui, le Christ n'était qu'un homme devenu Dieu par la volonté du Père. Cette fois, c'était le paganisme qui reparaissait dans le monde. La chrétienté s'émut, Rome intervint, un concile se réunissait à Antioche, l'erreur fut condamnée ; elle ne fut pas tuée.

Cinquante ans s'écoulèrent, cinquante ans de discussions acharnées. Vainement l'autorité ecclésiastique lançait anathèmes et censures. Le feu était aux esprits. Dans les écoles d'Alexandrie surtout, c'étaient sur la Trinité des spéculations sans repos ni trêve, une métaphysique à perte de vue. Les philosophes alexandrins, réunissant en un seul les systèmes antérieurs, étaient arrivés à se composer aussi une Trinité ; le Parfait, l'Intelligence et l'Âme. Conception essentiellement différente de la conception chrétienne, mais qui, par certains points de ressemblance, prêtait à la confusion et augmentait l'incertitude et le désarroi des peuples.

C'est au milieu de cette effervescence qu'Arius apparut tout à coup. Nous ne dirons pas au milieu de quelles circonstances il apporta le scandale immense de ses nouveautés. On le verra dans ce livre. Nous voulons seulement décrire cette erreur monstrueuse. La voici dégagée des subtilités dont son auteur et ses fauteurs l'entourèrent :

1° Il n'y a qu'un Dieu, suprême, ineffable, renfermé en lui-même, et tellement au-dessus de tout, qu'il ne peut entrer en contact avec rien de fini. Il est le seul non engendré, seul éternel, seul sans commencement, seul immortel, seul bon, solitaire de toute éternité.

2° Quand il se résolut à créer un monde fini, il eut besoin d'un intermé-

diaire ; mais, simple artisan qui a un jour appris de Dieu l'art de créer, cet intermédiaire n'avait pas en lui la puissance créatrice. La création est l'œuvre du Père, les créatures sont celles du Fils.

3° L'intermédiaire n'est pas sorti de l'Être suprême par émanation ou diminution, mais par création. Il n'a donc pas toujours été.

4° Le Fils est une créature comme les autres ; il ne s'en distingue qu'en ce qu'il a été créé avant elles, et qu'il a été l'instrument de Dieu dans l'œuvre de la création et de la rédemption. Il n'est pas de la même substance que le Père. Sa nature, au contraire, est d'être changeant comme une créature et, comme une créature, capable de bien et de mal. Si Dieu l'a choisi et jugé digne de porter parmi les hommes un nom divin, c'est qu'il a prévu qu'il persévérerait librement dans le bien. De même il peut ignorer et errer.

5° Ce Fils de Dieu s'est fait homme dans la plénitude des temps. Il a annoncé la vérité. A ce titre il mérite, non pas notre adoration, mais notre respect et notre reconnaissance.

En résumé, le Père lui a transmis sa vaste intelligence et sa puissance sans bornes, et l'a empreint de l'éclat de sa gloire. Tel qu'il est, il voit au-dessous de lui, à une distance incommensurable, les trônes des archanges ; mais il ne brille que d'une lumière réfléchie, et comme les empereurs décorés du nom de César, il ne gouverne le monde qu'en obéissant aux volontés de son Seigneur et maître.

L'arianisme, comme on voit, était la négation même de la foi. L'Incarnation, qui courbait l'homme au pied d'un Dieu de chair et de sang comme lui, n'était plus qu'un rêve, et l'incommensurable abîme qui sépare l'humanité de la Divinité sans forme, sans nom et sans ombre se rouvrait plus béant et plus formidable que jamais. Le monde après l'Évangile ne se trouvait pas plus avancé qu'avant.

Arius rejette l'idée sabellienne, que le Dieu unique s'est incarné et révélé de différentes manières dans le monde fini. Il repousse aussi le polythéisme de Paul de Samosate. Pour tout concilier, il emprunte le *démurge* des gnostiques et invente un Être suprême mitoyen. Des textes nombreux se rencontrent dans les Écritures, où le Christ atteste sa subordination au Père ; Arius s'en empare à l'exclusion des autres. Les docteurs des deux premiers siècles n'ont pas toujours bien distingué la subordination personnelle du Fils au Père, de la subordination substantielle ; il les appelle à lui. Et c'est ainsi que la pire des erreurs se présente au monde sous un costume chrétien, parée des textes de l'Écriture et des maximes des Pères. Essai de christianisme hellénique répondant aux efforts des platoniciens pour mettre au jour un hellénisme chrétien, elle sourit aux croyants et aux philosophes. Il était impossible qu'elle ne devint pas populaire, on le sent.

Elle le devint en effet. On se rappelle le cri fameux de Jérôme : " Un instant le monde crut se réveiller arien ! " L'erreur a pour elle la foule ignorante, qu'elle enjôle par ses équivoques ; les raisonneurs qu'elle flatte par ses subtilités ; un nombre effrayant d'évêques, que son apparente raison illusionne ; les empereurs enfin, dont elle sert merveilleusement la politique ambitieuse, car, en abaissant le Christ au rang d'un homme, elle abaisse l'Eglise au rang d'une institution soumise à l'État. Comme ces grands tourbillons qui se lèvent à certains jours du printemps, elle secoue le monde à ce printemps de la foi, et emporte avec elle feuilles et rameaux, tout ce qui n'est pas fortement attaché à l'arbre immortel. Déchirée en deux, l'Eglise se regarde et se reconnaît à peine dans le bruit des luttes, des séditions et des cabales. Des évêques, gagnés à l'erreur, spectacle inouï ! se ruent contre les évêques restés fidèles au culte traditionnel, attentent à leur honneur et, poussés par l'espoir de noyer la vérité dans le sang de ses défenseurs, attentent à leur honneur et, poussés par l'espoir de noyer la vérité dans le sang de ses défenseurs, attentent quelquefois même à leur vie ! Certes, au temps malheureux où nous vivons, l'Eglise subit aussi de dures épreuves. Persécutée par les gouvernements, elle se voit peu à peu déposée de sa puissance séculaire ; les fils

ont trahi la foi de leurs pères, et ses camps sont désertés. L'orgueilleuse raison du siècle, impuissante à la convaincre de mensonge ou d'erreur, soulève contre elle la foule imbecile, aveugle en ce pays surtout où toute affirmation résolue passe si facilement pour un dogme. Mais, grâce Dieu, en France comme ailleurs et partout, les membres de l'épiscopat sont indissolublement unie entre eux, en même temps qu'ils sont scellés à la chaire romaine de saint Pierre. Ce grand corps qui gouverne les âmes marche unanimement vers son but éternel. C'est pour les catholiques d'aujourd'hui la plus solide raison d'espérer. Rien de semblable alors. Les évêques fidèles se soutenaient bien les uns les autres, unis comme les évêques de notre temps au pape de Rome. Mais, en Orient surtout, la scission était trop complète entre les deux partis : tout retombait dans le chaos.

Ce sera l'impérissable honneur d'Athanasie de s'être de toute sa force, et pendant toute sa vie, opposé à l'envahissement d'une erreur si funeste, et de l'avoir à jamais ruinée par les assauts qu'il lui livra.

On verra, au cours de cet ouvrage, de quelles luttes gigantesques il a porté le poids, et comment, tout en combattant l'arianisme, il combattit l'empire envahisseur, roi incontesté de l'Égypte, et maître des âmes dans cet Orient où les Césars avec leurs légions étaient à peine maîtres des corps. Nous ne voulons donner ici que le résumé de sa victorieuse argumentation.

Il faut remarquer avant tout qu'il existe une capitale différence entre les ariens du IV^e siècle et les rationalistes modernes, quoique les uns et les autres arrivent au même but. Les rationalistes voient dans le Christ un philosophe, le premier de tous ; mais ce philosophe à leurs yeux n'est qu'un homme. Pour les ariens, le Christ n'est qu'un homme ; mais il doit garder son nom de Dieu. L'arianisme est un rationalisme théologique. C'est sur ce terrain qu'Athanasie se place. Nous allons voir comment il retourne contre les ennemis de la foi les armes dont ils se servent contre elle, et fait de la dialectique " l'invincible rempart du dogme."

Il démontre que l'arianisme est une nouveauté opposée à la tradition universelle et apostolique : démonstration d'une grande force dans une société qui ne vit que de traditions. " Les ariens conviennent eux-mêmes, dit-il, qu'ils innovent. Donc leur doctrine ne vient pas des Pères. C'est un système étranger à l'Eglise. Or ce qui ne vient pas des Pères, qu'est-ce, sinon ce dont parle saint Paul : esprit d'erreur, doctrine diabolique, imposture et crime ? " — " Considérons la tradition originelle, cette doctrine et cette croyance données par le Seigneur, annoncées par les apôtres, conservées par l'Eglise. C'est sur elle que l'Eglise est fondée, et quiconque les abandonne n'est plus chrétien et ne mérite pas d'en porter le nom. " — " Quelle foi méritent ceux qui ont anéanti la foi des temps passés, la foi des saints qui se sont endormis en Jésus-Christ ? " — " Ils luttent désespérément pour leur erreur ; laissez-les faire et ne prenez pas leur audace pour le signe de la vérité. Ils sont en guerre avec eux-mêmes. Séparés de la doctrine du passé : ils ne peuvent être d'accord entre eux, et ils ne cesseront de s'agiter au milieu de changements éternels et de contradictions sans fin. " — " La vraie voie, c'est de croire en Jésus-Christ, sans réserve et sur parole. " Or Jésus-Christ s'est dit Dieu, donc il est Dieu. " La connaissance de Dieu ne repose pas, du reste, sur des preuves humaines ; elle repose sur la foi, et s'alimente dans des méditations pieuses et ferventes. Saint Paul n'a pas annoncé la doctrine de la croix en discours conformes à la sagesse humaine, mais en paroles d'esprit et de puissance. "

Solidement établi sur ce terrain, il engage la lutte.

1° Dieu est trop élevé au-dessus de tout, il ne peut créer ;

2° Le Fils n'est pas consubstantiel au Père ;

Telles sont les deux idées principales, et comme les deux sources d'où l'arianisme a coulé.

Voici comment il les réfute. Pareil au van rustique, suivant l'ingénieuse com-